

Ismène ou le refus du destin

Le Théâtre des Amandiers et le Festival d'Automne présentent à Nanterre un saisissant monodrame de Georges Aperghis inspiré du poème de Ritsos

ISMÈNE

Théâtre des Amandiers (Nanterre)

Pour le compositeur d'origine grecque Georges Aperghis (né en 1945), verbe et musique se confondent en une même théâtralité. *Ismène*, sa dernière pièce scénique, ne fait pas exception. Fondé sur le puissant poème puisé dans *Le mur et le miroir* de Yannis Ritsos (1909-2007), ce monodrame créé en octobre 2008 à Modène et présenté

au Théâtre des Amandiers, dans le cadre du Festival d'Automne (1), est un dialogue intérieur à voix seule, une « performance » pour une femme qui se dévoile, immergée dans les éléments naturels.

Le texte, d'une force poignante, plonge dans les arcanes de la pensée d'Ismène, fille incestueuse d'Œdipe et de Jocaste, sœur d'Antigone. Mais par peur ou par manque de caractère, elle est aux antipodes de cette dernière, ne défiant jamais le destin dont elle n'est que spectatrice. Si bien qu'Antigone lui refuse de partager sa mort. Le poète nous présente une Ismène errant dans les jardins du palais, avant de s'épancher sur le passé en un monologue entre lucidité et folie. Georges Aperghis ajoute sa marque avec de nombreux passages exprimés en un grec qui n'a du grec que les

sonorités antiques: ce sont les seuls moments mis en musique, comme une compagne qui aurait perdu tout sens à force d'être énoncée.

La performance d'actrice de Ma-

Le texte, d'une force poignante, plonge dans les arcanes de la pensée d'Ismène.

rienne Pousseur est à la démesure de ce texte implacable. Conceptrice du spectacle avec son associé Enrico Bagnoli, cofondatrice de la compagnie Khroma et fille du compositeur belge Henri Pousseur (1929-2009), elle s'investit sans réserve dans ce personnage faible mais fascinant, jouant, chantant, délirant, couverte seulement d'un

volumineux collier de perles. Prodigieuse tragédienne, elle évolue dans le décor épuré, uniquement constitué d'eau – reflet des états d'âme de l'héroïne – de lumière et de feu. La nudité d'Ismène dénote sa vulnérabilité, soulignée par l'argile dont elle se couvre: en séchant il lui donne une froideur de statue puis, en se craquelant, l'aridité de la vieillesse. La lumière joue avec les traits du visage et les ombres, le spectacle s'achevant sur un long faisceau de clarté crue, prolongeant le corps d'Ismène qui s'évapore dans l'infinité liquide.

BRUNO SERROU

(1) Jusqu'au 3 décembre au Théâtre des Amandiers (01.46.14.70.00.). Le 6 décembre au Mans (02.43.50.21.50.). Puis, en mars 2010, à la Monnaie de Bruxelles.